Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

3 | 2006

Politique du conte

Le régent et le système de Law vus par Melon, Montesquieu, Prévost et Lesage

Erik Leborgne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/153>

DOI : 10.4000/feeries.153

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2006

Pagination : 105-135

ISBN : 2-84310-082-8

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Erik Leborgne, « Le régent et le système de Law vus par Melon, Montesquieu, Prévost et Lesage », *Féeries* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.153>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Féeries

Le régent et le système de Law vus par Melon, Montesquieu, Prévost et Lesage

Erik Leborgne

- 1 LE POINT DE DÉPART DE CET ARTICLE fut la lecture en miroir de deux textes de fiction peu connus des années 1720 : *Les Aventures de Pomponius* (1724), premier roman de l'abbé Prévost, et le conte oriental de Jean-François Melon *Mahmoud le Gasnévide* (1729). Écrits tous deux dans un style allégorique foisonnant d'allusions à l'actualité, ils ont la particularité d'offrir une image de la Régence qui ne se réduit pas à la satire des dirigeants : ils présentent un point de vue historique et personnel sur l'application du système de Law en France.
- 2 Le texte de Melon est sans doute le plus déroutant. C'est la première fois que les questions économiques d'actualité occupent une telle place dans un conte. Dans le précédent numéro de *Féeries*, Yves Citton a consacré un important article à cet aspect de *Mahmoud* : « narrativiser le passage au papier monnaie », écrit-il, est pour Melon un moyen « de rendre accessible une explication théorique » du mécanisme de l'actionnariat¹. *Mahmoud* s'inscrit en effet dans un mouvement de réhabilitation du règne de Philippe d'Orléans : aux pamphlets succèdent les jugements plus favorables, comme les *Mémoires de la Régence* (1729) du chevalier de Piossens. Le *Pomponius* de Prévost anticipe de quelques années sur ce changement d'opinion, en exposant sans manichéisme les deux faces du règne, ses scandales comme ses réussites. Par leur tableau positif de l'action économique du Régent, *Mahmoud* et *Pomponius* redonnent un sens politique et économique au système. Ils rompent ainsi avec le spectacle traumatisant d'une société en proie à l'agiotage et au chaos, que fournit la fin des *Lettres persanes* (1721). L'objet de mon étude est de dégager l'imaginaire de l'enrichissement et de la spéculation, tel qu'il est réfléchi et fantasmé dans la fiction narrative de l'époque. Deux visions très contrastées se font jour : d'un côté un effort de compréhension en profondeur d'une nouvelle économie (*Mahmoud* et *Pomponius*) ; de l'autre, des versions beaucoup plus angoissées des réformes de Law. Les fictions de

Montesquieu, le tome III du *Gil Blas* de Lesage (1724), mais aussi les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (1728-31) de Prévost illustrent cette impression de folie et de désordre social liés à la banqueroute de Law, symbole d'une économie devenue incontrôlable. À partir des différentes descriptions du système, je proposerai une lecture des fantasmes partagés par les auteurs de ces textes.

Prosperité et largesse de Mahmoud

- 3 Lenglet du Fresnoy place *Mahmoud* dans la rubrique « Romans historiques et histoires secrètes » de sa *Bibliothèque des romans* (1740), à côté de *Pomponius* et des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (1728-31) de Prévost, ce qui nous renseigne sur leur mode de lecture au dix-huitième siècle. Le décodage historique, sans doute transparent pour les contemporains, est évidemment plus laborieux pour nous. Dans le cas de Melon, son *Essai politique sur le commerce* (1734 et 1736)² permet d'éclairer le discours économique en style allégorique (et souvent obscur) de *Mahmoud le Gasnévide* (1729 et 1730)³. Je ne reviens pas sur la démonstration très convaincante d'Y. Citton sur ce sujet. Avant d'examiner en détail les modèles imaginaires implicites dans ces fictions, je voudrais inaugurer cette lecture croisée de *Mahmoud* et de *Pomponius* par les témoignages d'estime que Prévost voua toute sa vie à Melon.
- 4 Ami de Montesquieu, premier commis de John Law, J.-F. Melon (1676-1738) fit toute sa carrière dans l'appareil fisco-financier du régime. Prévost évoque son rôle de conseiller économique auprès du Régent dans le panégyrique qu'il lui consacre au nombre 209 du *Pour et contre* (1738)⁴. L'*Essai politique sur le commerce* connaît un grand retentissement en 1734, et Prévost est un des premiers à en faire un compte rendu très élogieux⁵. Par la suite, il ne cesse de défendre l'économiste et le penseur, dans cinq numéros de son périodique. En 1738, il dénonce les erreurs de l'abbé du Tot qui réfutait l'ouvrage de Melon dans ses *Réflexions sur les finances et le commerce*⁶. La même année, Prévost publie une lettre de Voltaire qui se montre plus indulgent que lui envers du Tot. Le grand spéculateur ultra-libéral qu'est l'auteur du *Mondain* ne pouvait manquer de louer ce qu'écrivait Melon « sur la liberté du commerce, sur les denrées, sur le change et surtout sur le luxe⁷ ». Le soutien constant et sincère de l'abbé ne peut guère être attribuée à une sympathie idéologique : ce panier percé qu'est Prévost ne s'est jamais beaucoup étendu, contrairement à Voltaire, sur ses opinions économiques ou libérales. L'auteur de *Manon Lescaut* voyait sans doute en J.-F. Melon un homme formé, comme lui, par la Régence, et qui avait su traduire de façon intelligente son expérience dans une fiction originale : *Mahmoud le Gasnévide*.
- 5 Cette « histoire orientale, où sous des noms supposés et dans un tissu de faits allégoriques, [l'auteur] établit partout de grands principes de morale et de législation », comme le résume Prévost⁸, est très lointainement inspirée du règne du sultan Mahmud de Ghazni (dans l'actuel Afganistan) entre 998 et 1030, présenté dans la préface (p. ii-iii). Ce défenseur de la religion musulmane, célèbre par ses pillages et sa légendaire soif de l'or, favorisa les poètes de cour et enrichit son pays. C'est ce dernier point qui retient l'attention de Melon : le substrat historique et le travestissement oriental lui permettent de broder un tableau heureux et prospère du règne de Philippe d'Orléans et du système de Law. Réformiste prudent et avisé, Mahmoud entend augmenter les revenus de l'état en modernisant la législation et la fiscalité :

Il évita de faire des recherches, toujours odieuses, sur les richesses acquises pendant les abus du ministère précédent, de peur d'effrayer l'industrie et d'altérer la confiance, qui doit toujours régner entre le souverain et ses sujets, dont elle est le seul lien ; mais il punit les auteurs de ces projets odieux, dictés par l'intérêt

particulier aux dépens de la nation. Il débrouilla le chaos des différents tributs de tant de provinces conquises successivement, que des intérêts mal entendus attachaient avec obstination à d'anciens usages. Ce fut avec des ménagements toujours accompagnés d'une hardiesse prudente qu'il réduisit tous ces tributs à l'uniformité. (*Mahmoud*, chap. 5, p. 22)

- 6 On pourra lire dans la première phrase une allusion à la chambre de justice de 1716 qui pourchasse les maltôtiers et autres Turcaret⁹. Mahmoud incarne ici un modèle idéal de souverain juste et éclairé, soucieux d'apprendre les innovations susceptibles d'apporter le bonheur à son peuple – tel Philippe d'Orléans convaincu par les théories de Law.
- 7 Pour ne pas heurter de front un public prévenu contre le système après la banqueroute de 1720, Melon opte pour une démonstration progressive de l'utilité du système. Deux chapitres s'avèrent nécessaires pour comprendre comment Mahmoud fait adopter à son peuple cette révolution des mentalités qu'est le passage du numéraire à la monnaie fiduciaire. Au chapitre 14, certains ouvriers du port se plaignent d'avoir été payés non plus en pièces d'or mais en « *algors*¹⁰ sur les tributs de la province de Kovarems », et réclament un paiement en espèces. Pour les satisfaire, Mahmoud convoque un marchand qui lui offre un crédit illimité en voyant le sceau du monarque sur les algors. Le lecteur comprend alors que les algors servent de billets échangeables contre des pièces : « la valeur de tout ce qui porte ton auguste cachet est partout égale au poids de l'or qu'elle annonce » (p. 68), explique Amrou. Ce ministre, « chargé du soin des finances, et des productions de la terre » (p. 28), justifie cette innovation en retraçant un historique des échanges monétaires¹¹, depuis le troc jusqu'à l'équivalent du papier monnaie :

Les seuls biens réels sont les productions de la terre. [...] Mais toute terre ne produit pas tout. Il faut que chaque pays se procure ce qui lui manque par le superflu recueilli. Cet échange continuuel est le plus grand mobile de l'abondance. Les échanges n'ont pu se faire entre les premiers hommes que de denrée à denrée ; c'est ainsi qu'ils se font encore chez les Sauvages et chez les peuples non policés. Plus les sociétés ont augmenté, plus les besoins de détails ont augmenté, et par conséquent les inconvénients des premiers échanges. On a donc imaginé un gage ou équivalent général d'un prix certain, aisé à transporter, qui devint la mesure commune de tout ce qui peut entrer dans le commerce. On a choisi pour cela l'or et l'argent [...]. Mais les grands progrès du commerce, ou des besoins de l'état, ont rendu ces métaux insuffisants ; il s'en fait une espèce de multiplication par la confiance des particuliers entre eux. Cette confiance doit être bien plus entière pour le sceau du souverain, et c'est ainsi que je multiplie dans tes états l'or et l'argent, ou pour mieux dire le *gage des échanges*. Tu en vois l'exemple dans les *algors* dont j'ai payé tes ouvriers. Les marchands de Bethésim et de Diabul ont à Kovarems les marchandises qu'ils en retirent, et ils le peuvent aisément et sans risque par les algors. L'or et l'argent circulent cependant toujours à l'usage du commerce, et ne sont pas anéantis par des transports continuels. (*Mahmoud*, chap. 14, p. 69-70)

- 8 Le texte de Melon exige du lecteur un haut niveau d'abstraction pour décoder l'écriture orientale et pour saisir l'exposé pédagogique expliquant le passage à la fiduciarité. C'est en effet la notion de confiance pour « le sceau du souverain » qui détermine la réussite de l'entreprise. Comme l'écrit Y. Citton, « l'économie politique selon Melon est toute entière dévolue à expliquer le *miracle financier* » qui résultera, selon lui, de la généralisation de la monnaie fiduciaire : multiplication des biens, des travailleurs, des citoyens, des consommateurs¹².
- 9 Le chapitre 22 présente une application de la leçon d'économie dispensée par Amrou. La reine du royaume de Redoc a fait approuver par le sénat et par son peuple le

remplacement des coquilles, d'usage incommode, par un autre gage des échanges appelé *kal*, dont la valeur est fixée, là aussi, par le pouvoir monarchique :

Le sénat a dit à la reine que les *coquilles* n'étaient pas suffisantes pour la quantité de *kal* nécessaire aux échanges, et qu'il serait avantageux de substituer quelque autre chose à qui elle donnerait une valeur aussi grande que celle des *coquilles*. Et la reine a dit à son peuple, que la proposition du sénat était bonne, et qu'il serait fait des carrés de cuir rouge de trois différentes grandeurs, avec un clou de fer au milieu, où serait apposé le grand sceau, et que ce cuir représenterait la quantité de *kal* déterminée par le sénat. Les peuples furent surpris de cette nouveauté, qui cependant s'établit insensiblement, et les *coquilles* ne sont plus d'usage que pour les détails. Ce *kal*, dont la prudence du sénat proportionne toujours la quantité aux besoins de l'État, rend nos terres mieux cultivées, nos provinces plus peuplées, et multiplie nos manufactures. (*Mahmoud*, chap. 22, p. 119-120)

- 10 Ces peuples de papier se montrent, comme on le voit, infiniment plus souples et plus sages que les Français : il est vrai qu'ils sont récompensés de leur docilité par une prospérité immédiate de la nation. Dans les deux cas, échanges d'*algors* ou de *kal* de cuir rouge, l'état monarchique centralise, contrôle et détermine le nombre et la valeur des gages qui circuleront parmi les particuliers. On voit se concrétiser ici le rêve de Law : l'invention d'une banque d'État indépendante, dont le crédit serait appuyé sur la « croissance » (comme on dirait aujourd'hui), ou sur ce que Melon appelle dans son *Essai* « l'arithmétique politique » (c'est-à-dire les statistiques¹³).

- 11 L'adoption de la monnaie fiduciaire apparaît ainsi dans le conte comme l'évolution normale de la politique économique d'une société moderne et prospère. Toutefois, l'apothéose finale de Mahmoud au chapitre 30 me semble symptomatique des tensions que génère ce changement d'habitudes. Le souverain et sa cour assistent aux fastueuses cérémonies en l'honneur des pèlerins de La Mecque (« Le luxe asiatique brillait partout », p. 157), et la fête se clôt sur un exemple de libéralité grandiose :

À peine la dévotion était-elle finie, qu'on entendit mille voix s'écrier : *vive le Sultan* ! Au milieu de ces acclamations, le peuple courait en foule pour voir Mahmoud et les princesses, qui reprirent le chemin du camp dans un char superbe, pendant que les officiers jetaient l'or et l'argent à pleines mains. (*Mahmoud*, chap. 30, p. 163)

- 12 On aura reconnu dans ce don fastueux, cette *largesse* à laquelle J. Starobinski a consacré un beau livre, le rituel antique de la *sparsio* romaine : la distribution à la volée des présents au théâtre ou lors des jeux¹⁴. Or cette dispersion de la richesse est l'exacte antithèse de tout ce que l'économie d'État mis en place sous Mahmoud s'est efforcée de contenir et de réguler durant 160 pages. J'aurais tendance à voir dans la *sparsio* du souverain gasnévide une sorte de *refoulé* du système de Law. Le brusque retour à un geste économique archaïque (le don fastueux) serait un moyen de conjurer le spectre de la banqueroute, totalement occulté dans le conte. Le don de l'or jeté sur le passage du monarque serait à lire comme le fantasme compensatoire d'une perte bien réelle pour un grand nombre de citoyens (rappelons que Marivaux fut ruiné par le système). Toute l'habileté de Melon consiste à conjuguer dans l'imaginaire les deux modes d'enrichissement par l'actionnariat moderne et par la *sparsio* du monarque au faîte de sa gloire. À l'inverse, nous allons voir que Montesquieu opte pour une série de variations sur la faillite du système.

Les allégories noires de Montesquieu

- 13 Le double succès des *Lettres persanes* (1721) et du *Temple de Gnide* (1725)¹⁵ a éclipsé plusieurs contes et dialogues de la même période. Ces textes rococo illustrent les interrogations économiques et politiques du jeune président à l'époque de la Régence.

Le *Dialogue de Xantippe et de Xénocrate* (1727) fait l'apologie du général spartiate qui aida les Carthaginois à vaincre les Romains, avant d'être victime de leur ingratitude. Incarnant la vertu politique¹⁶, cet émule de Lycurgue a mis son courage et son expérience au service d'un idéal universel : Xantippe est le « protecteur de la liberté commune¹⁷ ». À l'inverse, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* (1724) fait le procès d'un « législateur sanglant », sommé de rendre des comptes au narrateur qui juge sévèrement le règne du dictateur : « vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais¹⁸ ». Montesquieu donne ici une première forme littéraire aux réflexions qu'il élaborait très tôt (dès sa « dissertation sur la politique des Romains dans la religion » de 1716) sur les circonstances de la grandeur et de la décadence des Romains. Par la voix de ses personnages, le parlementaire de Bordeaux s'interroge sur le prix humain d'un régime despotique¹⁹ et sur la valeur incomparable de la liberté – « ce bien qui fait aimer les autres biens », comme il la définit si justement dans ses *Pensées*²⁰.

- 14 Ces méditations sur le pouvoir sont directement appliquées à l'époque contemporaine dans les *Lettres de Xénocrate à Pharès*, composées à la fin de 1723, année de la mort du Régent. Ces cinq lettres forment un portrait politique de Philippe d'Orléans (appelé Alcamène) et un abrégé de son règne en style mythologique. Le successeur du vieux roi est présenté comme un homme d'un génie politique bien supérieur à Louis XIV (ce n'était pas difficile), mais sans religion, sans mœurs et sans vertu : « il a pour les hommes un souverain mépris ; il croit aux talents, et il ne croit point aux vertus²¹ ». Alcamène partage ce mépris des hommes avec Sylla²² : serait-ce un trait de caractère propre aux dictateurs ? L'ambiguïté de ce portrait du Régent prolonge les attaques ironiques lancées dans les *Lettres persanes*²³ : « né avec un génie supérieur », Philippe d'Orléans est dit doué d'un « sublime esprit qui fait les grandes vertus et les grands crimes²⁴ ». Montesquieu a vu très tôt dans l'application du système de Law un facteur d'instabilité politique et un risque de dégénérescence du pouvoir monarchique. Plus tard, dans *L'Esprit des lois*, il formulera un jugement plus catégorique : « M. Law, par une ignorance égale de la constitution républicaine et de la monarchie, fut un des plus grands promoteurs du despotisme que l'on eût encore vus en Europe. [...] Il dissolvait la monarchie par ses chimériques remboursements [...] »²⁵.
- 15 La troisième des *Lettres de Xénocrates* dénonce la banqueroute comme une chimère mégalomane. Pour en faciliter la lecture, je décode les allusions successives à l'actualité :

Les dieux irrités contre Sicyone [Paris] envoyèrent une nuit un songe à Alcamène [Philippe d'Orléans] ; il crut qu'il était le maître de tous les trésors de l'univers ; ce songe fut la cause de la misère publique.

Cependant Thémis [le Parlement de Paris] ôta son bandeau et vit que de tous côtés on élevait dans Sicyone, des temples à Plutus [l'agiotage dans la rue Quinquanpois en 1719-20] : Mortels, s'écria-t-elle, méfiez-vous du dieu que vous servez ; mais elle fut elle-même chassée de son temple, elle se tut et ne rendit plus ses oracles [Le Parlement est exilé à Pontoise le 20 juillet 1720, aussitôt après la banqueroute de Law]. Dans une nuit [arrêt du 10 octobre 1720] tous les autels de Plutus furent renversés, ses prêtres prirent la fuite, et tous ceux qui avaient suivi son culte furent livrés en proie aux quatre titans. [le Conseil des finances, composé de quatre ministres]²⁶

- 16 Tout au long des années 1720, Montesquieu a pratiqué avec constance et bonheur le pastiche antique ou oriental, aussi sa sûreté d'écriture est-elle incomparable avec celle

de Melon. Mais cette supériorité stylistique ne doit pas occulter les inexactitudes et les raccourcis : Alcamène est décrit ici comme un nouveau Crésus, alors que la cinquième lettre affirme qu'il ne s'est jamais enrichi des dépouilles de ses sujets²⁷. Ensuite, le rôle de la banque et de la monnaie fiduciaire dans le désendettement de l'État n'est à aucun moment évoqué. Tout est ramené à l'agiotage et à un rapport de force politique entre un prince qui prend ses rêves pour la réalité et son Parlement : un tel résumé des événements reste caricatural. Montesquieu s'est pourtant initié très tôt aux arcanes financières du régime : il avait proposé un moyen de réduire l'imposition dans son *Mémoire sur les dettes de l'État* (écrit vers 1715). Dans les *Considérations sur les richesses de l'Espagne* (1727)²⁸, il oppose la banqueroute de Philippe II, le « premier des rois d'Espagne qui fut trompé par la fausseté de ses richesses », au « crédit public » qui assura la suprématie des Anglais et des Hollandais²⁹. Nul doute qu'il ait saisi les enjeux du système de Law, mais il attendra d'avoir complété sa formation intellectuelle pour en donner une appréciation économique sérieuse dans le chapitre de *L'Esprit des lois* consacré au change³⁰.

- 17 L'attaque la plus vive qu'il lance contre le système figure dans la L. 142 des *Lettres persanes*, datée d'octobre 1720. Le « Fragment d'un ancien mythologiste » offre une version comique et mordante de la carrière de l'Ecossais. Sous couvert d'une fable divertissante, Montesquieu raille la crédulité des Français abusés par un charlatan professionnel :

Dans une île près des Orcades, il naquit un enfant qui avait pour père Eole, dieu des vents, et pour mère une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts ; et que, dès l'âge de quatre ans, il distinguait si parfaitement les métaux, que sa mère ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie et la jeta à terre.

Dès qu'il fut grand, son père lui apprit le secret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendait ensuite à tous les voyageurs : mais comme la marchandise n'était pas fort prise dans son pays, il le quitta, et se mit à courir le monde en compagnie de l'aveugle dieu du hasard.

Il apprit, dans ses voyages, que, dans la Bétique, l'or reluisait de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne [Louis XIV], qui régnait pour lors [en 1708] : mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisait d'aller dans tous les carrefours, où il criait sans cesse d'une voix rauque : Peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or et de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi : quittez le pays des vils métaux ; venez dans l'empire de l'imagination et je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussitôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avait apportées, et il distribua de sa marchandise à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, et il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, et que vous l'êtes beaucoup aussi ; mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit ; levez-vous ensuite ; et, si vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé, et dites-leur d'imaginer à leur tour. (L. 142, Folio, p. 321-322)

- 18 Dans cette brillante variation sur le thème de la fortune aveugle, le système de Law marque le règne de la contrefaçon et de l'imposture : donner de la valeur à ce qui n'en a pas (le vent ou le papier) apparaît comme une subversion de l'économie marchande (à moins que ce ne soit sa finalité profonde...). Le mode de lecture de cette lettre est d'une rare complexité : la double distanciation induite par l'écriture travestie et la mise en abyme³¹ invite le lecteur à déchiffrer les événements supposés anciens (L. 142) ou très éloignés (la L. 146 retrace les malheurs d'une nation des « Indes » pervertie par un

mauvais ministre³²), à la lumière de témoignages contemporains, ceux des débiteurs insolubles ou ruinés par la banqueroute (L. 132 de Rica). Montesquieu a conservé dans ses papiers des versions beaucoup plus noires de la crise que traverse la société française :

Enfin on vient de publier l'arrêt [du 21 mai 1720] qui met l'Etranger [Law] aux Petites-Maisons et tous les Français à l'Hôpital ! Les actions et les billets de banque perdent de moitié. On ôte aux sujets trente fois cent millions d'un coup de plume, c'est-à-dire une somme qui existe à peine dans le Monde, et avec laquelle on pourrait acheter tous les fonds du royaume de Perse. Toute la Nation est en larmes. La nuit et le deuil couvrent ce malheureux royaume : il ressemble à une ville prise d'assaut ou ravagée par les flammes. Au milieu de tant de malheurs, l'Etranger seul paraît content de lui-même et parle encore de soutenir son funeste système. J'habite ici le Pays du Désespoir ; mes yeux ne voient que malheurs qui accablent les Infidèles. Un vent s'élève et emporte leurs richesses. Leur fausse abondance disparaît comme un fantôme³³.

- 19 Cette image des fortunes envolées, des *billets* ou des actions dispersés au vent, est l'antithèse de la prodigue *sparsio* de Mahmoud, cette pluie de *pièces* d'or et d'argent répandue sur les sujets. L'apothéose économique de Melon s'inverse ici en désastre monétaire : la nation toute entière est engouffrée dans un « affreux néant » (ce sont les derniers mots qu'écrit Usbek de Paris, le 11 novembre 1720³⁴). Entre l'utopie financière de *Mahmoud* et le désespoir d'une nation ruinée à la fin des *Lettres persanes*, où lira-t-on, dans la fiction de l'époque, une description impartiale du système ? Dans le *Pomponius*, premier péché de jeunesse publié de Prévost.

Pomponius ou l'Histoire de notre temps

- 20 *Les Aventures de Pomponius, chevalier romain ou l'Histoire de notre temps* (1724) est le premier roman attribuable à Prévost³⁵, alors novice chez les bénédictins de Jumièges depuis 1720. Décousu et inachevé, ce roman à l'antique n'a guère suscité plus d'intérêt que *Mahmoud* de la part de la critique, hormis les recherches de J. Sgard³⁶. Son succès est pourtant attesté par cinq éditions de 1724 à 1728, et par quelques comptes rendus élogieux³⁷. Le lecteur moderne sera surpris par son caractère rapsodique et énigmatique, lié aux circonstances d'une rédaction clandestine étalée sur plusieurs années (1721-24)³⁸ et confiée à plusieurs mains. *Pomponius* eut au moins deux auteurs : le premier rédacteur, resté anonyme³⁹, rédigea le premier quart du livre, et Prévost prit probablement la relève, orientant la matière licencieuse des treize premiers chapitres vers un exposé historique fort complet du règne de Philippe d'Orléans. *Les Aventures de Pomponius* se subdivisent ainsi en quatre parties distinctes :

- 1. Le matériau originel (chap. 1 à 13) est un roman érotique à l'antique racontant les amours d'un jeune chevalier romain. L'auteur y accumule les poncifs : Pomponius se déguise en fille pour rejoindre sa maîtresse chez les Vestales ; exilé de la cour de Tibère, il s'embarque avec quatre compagnons ; chacun raconte sa propre histoire en attendant la tempête et le naufrage. Ce romanesque débridé superpose plusieurs veines : roman pornographique (le couvent est un lieu de débauche topique⁴⁰), roman d'apprentissage et même une ébauche de dialogue philosophique en forme de débat sur les châteaux enchantés, les prophéties et la magie (chap. 9 et 10). Dans les chapitres ultérieurs, Prévost dote ce matériau hétérogène d'une ligne de lecture plus unifiée, notamment lorsqu'il aborde la sexualité avec les armes de la philosophie (chap. 17 et 18).
- 2. Les Romains naufragés arrivent en Ichtyophagie, se rendent à Petraal (anagramme de La Trappe), puis à Igniatiopole (capitale des Jésuites), avant de s'embarquer pour la lune. Ces voyages imaginaires (chap. 13 à 17) s'inspirent de la tradition ancienne (*l'Histoire véritable* de

Lucien) et moderne (Rabelais, Cyrano, Foigny). À cet endroit, le cadre narratif du roman, assimilable à celui des récits utopiques, permet à Prévost de se livrer avec une ingénuité feinte à une condamnation du monachisme et des prêtres : ce sont des Romains qui parlent, aussi irresponsables que les Persans de Montesquieu⁴¹. Puis les Romains visitent les différentes provinces de la lune, le magasin des pucelages⁴² et la bibliothèque, tout en faisant la conquête des belles lunoises.

- 3. L'historique de la Régence, raconté par le bibliothécaire de la lune (Samar), occupe toute la fin du roman (chap. 18 à 30). Le portrait de Philippe (*alias* le Prince de RELOSAN, anagramme d'ORLEANS) s'étend sur six chapitres et totalise un cinquième du roman. Au terme de cet exposé, le lecteur a perdu de vue l'inconsistant Pomponius, et n'a plus en mémoire que la réalité contemporaine. L'épître dédicatoire nous avertissait que « cet ouvrage est moins un roman que l'histoire de notre temps sous quelques noms empruntés » (p. 17). Ce mode de lecture est rappelé dans le roman par une prétérition ironique : « il s'agit de l'histoire d'un autre monde, et d'un autre siècle, qui vous doit être fort indifférent », dit le bibliothécaire aux Romains (p. 62), visant clairement le lectorat de 1724.
 - 4. Dernière partie du *Pomponius* : la clé de 1728, intitulée « Notes sur les Aventures de Pomponius » (p. 95-101), fournie très vraisemblablement par Prévost lui-même⁴³. Ce hors-texte est fort précieux pour le lecteur moderne qui peut ainsi décoder plus facilement que dans *Mahmoud* les allusions. Pour le lecteur de 1724, les procédés traditionnels du roman à clé (transpositions, catalogues, anagrammes) devaient suffire à rendre lisible ce qui est obscur pour nous. Les anachronismes de Prévost ont, comme on va le voir, une double fonction : comique (les Romains assistent à des pièces de Molière) mais aussi didactique (ils sont indispensables pour expliquer la monnaie fiduciaire de Law).
- 21 La trame romanesque se dilue ainsi dans un discours historique qui n'est pas neutre : il est orienté vers une défense de l'action politique et économique du Régent, relativement épargné dans sa personne⁴⁴. J. Sgard a relevé cette ambiguïté du texte : « *Pomponius*, qui a passé longtemps pour un pamphlet contre le Régent, peut en paraître aussi l'apologie⁴⁵ ». Le voyage imaginaire dans la lune symbolise le passage d'un monde ancien, livré aux superstitions et aux querelles religieuses, à un univers plus hardi et plus novateur, qui serait celui de la Régence. Sous les auspices d'un prince « qui ne haïssait pas le sexe » (p. 84), le libertinage est vécu de manière euphorique, entre ravissement et malaise, comme bien souvent chez Prévost⁴⁶. Alors que les libelles se multiplient en 1723-24 contre le Régent et son entourage (Law, Dubois et les « roués⁴⁷ »), l'auteur du *Pomponius* prend le parti inverse de donner une vision heureuse de son époque et du règne de Philippe.
- 22 Nul doute qu'avec le *Pomponius*, Prévost n'ait donné libre court à ce goût de l'étrange et du bizarre qu'il illustrera dans ses trois grands romans⁴⁸, et qu'il théoriserait en 1735 dans sa préface aux *Trois contes de fées* de M^{me} de Lintot⁴⁹. Mais le pastiche antiquisant n'est guère son domaine d'élection, contrairement à Montesquieu. Aussi délaisse-t-il les références mythologiques et les allégories, pour adopter un langage et un point de vue modernes sur ses jeunes Romains venus polissonner dans la lune. *L'Embarquement pour Cythère* auquel il convie ses personnages n'a plus pour destination une Antiquité abstraite comme celle du *Temple de Gnide*, mais un espace bien réel, le jardin des Tuileries qui entoure le palais du Louvre :
- Je vois là-bas, dit Pomponius, des bosquets qui m'ont tout l'air d'être autant de chapelles dédiées à la déesse de Cythère, ou du moins d'agréables réduits où l'on pourrait, en toute sûreté, célébrer ses mystères les plus cachés. [...] Ces jardins me paraissent charmants. Nos Romains en tenant ces discours allèrent se promener

dans le jardin [des Tuileries]⁵⁰, où nous les laisserons pour en faire autant de notre côté, pendant que la belle saison nous y convie. (p. 93-94, je souligne)

- 23 Le remarquable changement de pronom dans les dernières lignes du roman invite le lecteur à relayer les personnages de fiction, et à jouir d'un lieu de plaisir contemporain, cautionné par le pouvoir (le Régent a choisi dès 1715 d'habiter au Palais Royal et non plus à Versailles). Ainsi, par un jeu chronologique digne des romans d'anticipation de Phil K. Dick, des Romains du 1^{er} siècle se font expliquer l'histoire passée d'une nation qui est en réalité la France de 1724.

- 24 Ce renversement du système référentiel s'avère nécessaire pour rendre lisible le coup de force idéologique qu'est la réhabilitation du système de Law. Le chap. 25, sous-titré « Banque royale », est consacré à « l'ordre que Relosan mit aux finances » (p. 79). Dans l'édition de 1728, Prévost renforce cette ligne de lecture favorable au régime en dédiant son *Pomponius* au duc de Noailles. Ce solide gestionnaire, nommé directeur du conseil des finances en 1715, soutint énergiquement la banque de Law à partir de 1716⁵¹. Pour décrire cette nouvelle politique économique, Prévost emploie un vocabulaire technique qui n'a plus rien de commun avec les « temples à Plutus » des *Lettres de Xénocrates* :

Il [Relosan] entreprit d'acquitter les dettes de l'Etat [...] Il se servit d'un nouveau moyen pour engager le peuple à apporter lui-même son argent au trésor du prince. Pour faire voir au peuple qu'il n'avait pas besoin de ses subsides, il le déchargea des arrérages des tailles et de quelques autres subsides, qui ne pouvaient tourner qu'au profit des traitants⁵². Ensuite il établit une banque royale [2 mai 1716], dont je ne vous rapporterai pas le système, parce que personne ne l'a jamais su, même celui qui en était le directeur. Je vous dirai seulement ce qui en a paru.

Le prince composa une compagnie de marchands, qu'il favorisa de tout son pouvoir [la Compagnie des Indes]. [...] On proposa au public de mettre sur cette compagnie de l'argent à intérêt. On proposa des actions qui devaient rapporter un certain denier [pourcentage] ; et pour rendre l'appât plus sensible, on admettait au secret des affaires de la Compagnie ceux qui avaient acquis cinquante actions ; cependant comme elles étaient trop hautes pour être négociées par tout le monde, on fit des billets de banque, qui valaient dix, cent, cinq cents, mille livres, pour les usages des intéressés. Comme ces billets n'avaient pas de valeur intrinsèque, puisqu'ils n'étaient que de papier, le prince leur en donna une extrinsèque, ordonna qu'ils seraient reçus dans le commerce, et promit que leur valeur serait fixe, et qu'ils ne hausseraient ni ne diminueraient pas. [...] Tout le monde courut porter son argent à la Banque, et reçut du papier en échange.

On peut dire que ce système aurait pu réussir, étant appuyé, comme il l'était, sur l'autorité du prince, si le public y eût mis sa confiance. [...] Le royaume était déjà presque rempli de papier, et plus de la moitié de l'or et de l'argent de l'état était entré à la banque, c'est-à-dire entre les mains du prince, lorsque deux ministres d'état, qui gouvernaient sous son autorité, jaloux du succès que le directeur des finances [Law] avait eu dans son agiotage, jurèrent sa perte. Il n'était pas facile de la perdre dans l'esprit du prince, parce que Relosan avait besoin d'argent et que le directeur faisait venir dans ses coffres toutes les richesses du royaume. Ils résolurent de lui faire perdre son crédit dans le public (p. 79-80, je souligne)

- 25 La phrase soulignée révèle combien Prévost a parfaitement compris l'originalité, mais aussi la fragilité du système de Law. La « Compagnie perpétuelle des Indes » et la Banque royale détenaient à elles seules tous les leviers de l'activité économique : le monopole du commerce colonial, la perception des impôts⁵³ et le privilège de battre monnaie. Leur faiblesse structurelle est de dépendre de la confiance des actionnaires. À partir du moment où ceux-ci se mettent à revendre leurs actions, à l'imitation du prince de Conti, et que la valeur des actions fluctue (contrairement aux promesses de

Philippe, dont la parole est moins fiable que celle de Mahmoud⁵⁴), tout le crédit de la Banque s'effondre.

- 26 Le second élément remarquable de ce chap. 25 est la réhabilitation de Law et du Régent. Prévost minimise la responsabilité de l'Ecossais en attribuant la banqueroute à la malveillance des « ministres d'état⁵⁵ ». Quant à Philippe d'Orléans, dont le désintéressement est aussi exemplaire que dans les *Lettres de Xénocrates*⁵⁶, il fait figure de monarque visionnaire. Rompant avec la thésaurisation en vigueur sous Louis XIV, et avec la soumission aux traitants qui scandalisait tant Saint-Simon⁵⁷, le Régent promeut une économie novatrice fondée sur la circulation des capitaux et le mercantilisme fiduciaire, dans le but de rendre l'État indépendant des lobbies de financiers chargés de drainer le précieux numéraire vers ce tonneau des Danaïdes qu'est le budget de la monarchie. En somme, c'est vers une économie dirigée et contrôlée par l'État – la situation idéale de *Mahmoud* – et non plus livrée aux capitalistes privés, que tend le système présenté par Prévost. Mais ce passage trop rapide à la fiduciarité était foncièrement inadapté aux mentalités et aux habitudes des manieurs d'argents de l'Ancien Régime.
- 27 Prévost fut un des rares écrivains du temps à avoir restitué « à chaud » toutes les données de cette réforme économique. Par sa précision et sa clarté, ses chapitres historiques du *Pomponius* anticipent sur les exposés didactiques du *Mahmoud*, sans qu'il soit nécessaire de parler d'une quelconque « influence ». Melon apporte une compétence financière professionnelle qu'il est le seul à posséder parmi les romanciers de l'époque, tandis que Prévost manifeste dès 1724 son art de raconter les événements les plus complexes de son temps.
- 28 Après ce parcours des différentes versions « littéraires » du système, je vais me concentrer sur l'interprétation fantasmatique qu'en donnent les romanciers des années 1720. La banqueroute a déchaîné une série d'angoisses liées, dans les *Lettres persanes*, au bouleversement des conditions et à l'idée de décadence du pouvoir monarchique. Ces peurs ont également généré tout un imaginaire tératologique de l'homme d'argent, dont on peut lire les prolongements dans le *Gil Blas* de 1724 et dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*.

La Régence et ses monstres

- 29 Je reviens au « Fragment d'un ancien mythologiste » de la L. 142, dans lequel John Law nomme les laquais « mes chers enfants » : « je puis vous appeler de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance », explique le « Calédonien⁵⁸ ». Montesquieu introduit par là une association de nature fantasmatique entre confusion des rangs, enrichissement et spéculation, développée dans les autres lettres contemporaines de la banqueroute (juillet 1720).
- 30 Les lettres échangées entre les deux Persans reflètent le jugement sévère de Montesquieu sur son époque, qu'il a exprimé sans ambages dans ses *Pensées*⁵⁹. Sous la plume railleuse de Rica, la société de la Régence devient une sorte de monde à l'envers, version grinçante des utopies marivaudiennes :
- Les ministres se succèdent et se détruisent ici, comme les saisons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances. [...]
Tous ceux qui étaient riches il y a six mois sont à présent dans la pauvreté, et ceux qui n'avaient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit : il fait paraître dessus ce qui était dessous ; et ce qui était dessus, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites !

Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, et peut-être demain par leurs maîtres ! (L. 138, p. 306-307)

- 31 L'agiotage de 1720 confère une nouvelle actualité au mythe du laquais devenu grand seigneur, cible privilégiée des moralistes depuis les *Caractères* jusqu'au *Cabinet du philosophe*⁶⁰. Montesquieu a beaucoup ironisé sur les « nouveaux riches » sortis du néant et sur la perte des repères sociaux : « on dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse », raille Usbek (L. 88, p. 212)⁶¹. Pour La Bruyère, un roturier était « celui qui cherche encore le secret de devenir riche⁶² ». Dans les *Lettres persanes*, ce secret est tout trouvé : c'est le système de Law. « Puissé-je voir les actions à deux mille, et tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! », s'exclame un généalogiste devant Rica (L. 132, p. 296)⁶³. Le lien est ainsi établi entre la spéculation et la transformation de ces « hommes de rien » que sont les valets enrichis. En tant que nobles, Usbek et Rica se font l'écho des craintes idéologiques de Montesquieu, cet aristocrate critique à l'égard de sa caste mais attaché à l'ordre social de l'Ancien Régime. Pour lui, l'élévation des laquais au rang de grands seigneurs fragilise « une société d'états également mise en danger par la caducité des fortunes traditionnelles et par les opérations de crédit bancaire provoquant une circulation des richesses incontrôlée », comme l'écrit G. Benrekassa⁶⁴.
- 32 Cette idée que les laquais puissent être les bénéficiaires du système est un pur fantasme. Les travaux décisifs de Daniel Dessert ont confirmé qu'elle n'a aucune consistance au niveau historique⁶⁵ : un domestique ne possède aucun atout (familial, financier, culturel, social) lui permettant d'accéder au statut de traitant et encore moins de grand seigneur. Seuls ceux qui avaient des apports de capitaux considérables et des relations avec les milieux fisco-financiers, comme le frère et la sœur Tencin⁶⁶, se sont enrichis par le système. Les autres ont subi le même sort que les « petits porteurs » comme Marivaux. Grand profit, en revanche, pour la littérature, que ce mythe du « laquais financier » devenu gentilhomme : depuis le *Turcaret* de 1709, il connaît des prolongements inédits dans les romans de Montesquieu, Prévost et Lesage.
- 33 Usbek s'indigne que la politique économique du Régent puisse accélérer la confusion des rangs et le renversement des fortunes. En jouant sur l'expression « fumer ses terres », il assimile dans son discours le valet enrichi, cet être *ignoble*, à l'ordure :
- Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs [...]. Ils relèvent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espèce de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides. (L. 98, p. 230)
- 34 L'ironie excessive d'Usbek traduit la répugnance de ce contempteur des richesses⁶⁷ à l'égard de ces « âmes de boue » de basse extraction que sont les laquais, profiteurs supposés du système. Montesquieu transfère ainsi les associations inconscientes entre or et ordure⁶⁸ ou entre avarice et saleté, inscrites dans la langue⁶⁹ et bien représentées dans les traditions populaires, dans un fantasme d'actualité : le valet agioteur faisant souche d'honnêtes gens !
- 35 Ce fantasme du « laquais-agioteur-financier-gentilhomme » qui a fait fortune par des moyens sales est repris et amplifié par Prévost, non plus l'obscur auteur de *Pomponius*, mais le grand romancier qui s'impose dans toute l'Europe avec ses *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. À la fin du livre douze (fin du t. V, 1731), le héros narrateur, appelé Renoncour, rentre d'Angleterre. Il est interrogé par le Régent et Dubois sur la politique intérieure, « les mœurs et les usages des Anglais » (MHQ, 280). Quelques

semaines plus tard, il revient à Paris « dans la chaleur des actions du Mississipi » (MHQ, 291). En réalité, si on se fie à la chronologie interne, l'épisode a lieu durant l'été 1716, et non en 1719-1720, années de la fièvre du système : mais c'est l'époque où le royaume se « remplit de papier », comme disait le bibliothécaire de la lune (*Pomponius*, p. 80). Renoncour fait la connaissance du « célèbre M. Law qui donnait le branle à la roue [de la fortune] » (MHQ, 291). Prévost brosse alors le tableau d'une société obsédée par la spéculation :

L'argent et l'or roulaient avec profusion, comme s'ils se fussent échappés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenses excessives du jeu et les fêtes continuelles découvraient l'opulence du royaume, ou, s'il est permis de s'exprimer sincèrement, trahissaient plutôt sa faiblesse intérieure, puisque toutes ses forces s'épuisaient follement au-dehors. [...] Ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un carrosse de remise, tant il se trouvait de personnes qui n'étaient pas disposées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenait quelque nouveau prodige de fortune en faveur des plus vils et des plus misérables. (MHQ, 291)

- 36 Ces dernières phrases sont une allusion transparente à l'enrichissement rapide des « basses classes » avides de pratiquer le même mode de vie que les aristocrates. Le sage Renoncour qui n'aspire qu'à se retirer du monde voit dans ces bouleversements un nouveau motif de mépriser les richesses⁷⁰ : il interprète ces fortunes artificielles comme un « épuisement » inquiétant de la nation. Le système de Law fonctionne alors comme un révélateur : il met à jour les monstres de la Régence, tel le trésorier général Paparel, condamné à mort par la chambre de justice en 1716. Ses mœurs étranges sont rapportées par Dubois :

Ce qui est certain, c'est que s'il [Paparel] avait l'âme avare et corrompue, il n'avait pas l'imagination moins déréglée ; il mériterait de mourir, nous dit l'abbé du Bois, ne fût-ce que pour purger le genre humain d'un monstre qui le déshonore ; on assure que sa nourriture la plus exquise est l'excrément du premier venu. Je n'entendis pas d'abord le sens de cette expression ; on m'éclaircit en m'apprenant que Mr. Paparel mangeait communément le produit des nécessités naturelles ; qu'il portait même toujours avec lui une petite cuillère qui lui servait à cet usage, et qu'il lui était arrivé plus d'une fois, en voyant un laquais de bonne santé, de l'arrêter et de l'engager à prix d'argent à lui faire quelques morceaux de cette horrible viande. Ce dérèglement de goût me parut si étrange, que je n'oserais le rapporter comme une vérité, si les assurances qu'on m'en donna n'eussent été assez fortes pour me convaincre. (MHQ, 468, variante de la p. 291)

- 37 Même dans une anecdote aussi indécente, censurée dans la réédition de 1756, Prévost ne se départit pas de son humour, comme le prouvent le mot d'esprit sur *purger* et le détail de la « petite cuillère » nécessaire aux goûts coprophages du traitant⁷¹. Il ne précise pas si le laquais doit sa « bonne santé » à l'agiotage, ni s'il fait payer ses services en actions, mais peu importe : l'essentiel est que l'histoire de Paparel tienne lieu des informations que Renoncour attendait sur la nouvelle politique économique du royaume⁷². En juxtaposant les mœurs déviantes du maltôtier et la vie romancée de l'Ecoissais, Prévost révèle, par la voie du fantasme, la contradiction profonde du système : l'impossibilité de ranimer une économie ancienne fondée sur la rentabilité du capital par une spéculation effrénée. L'erreur de Law fut en effet de demander aux actionnaires de se comporter « à la fois en placeurs épargnants et en joueurs agioteurs⁷³ ».

- 38 Le matériau imaginaire utilisé par Montesquieu (le laquais, l'agiotage, le financier, l'or et le fumier) est ainsi réorienté par Prévost dans un sens très nettement pathologique. À travers le malaise de la nation s'exhibe la folie des « porteurs d'or » de la monarchie que sont les financiers. Du temps de *Peau d'Âne*, seul le fils du roi, cet enfant gâté, a le droit de manger de l'or (des louis, évidemment), ou du moins d'en rêver :

Il [le prince] aurait eu de l'or, tant l'aimait cette Mère
S'il en avait voulu manger⁷⁴.

- 39 Autres temps, autres mœurs : sous la Régence, ce sont les trésoriers avarés qui satisfont « à prix d'argent » leur passion de manger l'ordure des valets, comme s'il s'agissait de récupérer inconsciemment tout l'or que le système a transformé en papier monnaie.
- 40 Nous trouvons dans cette page occultée des *Mémoires et aventures* une manifestation de cette angoisse de la perte récurrente dans l'ensemble du roman de Prévost depuis les premiers tomes (Renoncour est ruiné par la disparition de la quasi-totalité de sa famille) jusqu'à *Manon Lescaut*⁷⁵. Dans le récit de des Grieux, la peur de perdre, déclinée sur tous les plans (perdre son innocence, sa maîtresse, son bien, sa liberté, son père, son calme, etc.) est liée à son immaturité et à un défaut de puissance financière, compensée par ses rêveries budgétaires. « J'étais plus fier et plus content avec Manon et mes cent pistoles, que le plus riche partisan de Paris avec ses trésors entassés » déclare fièrement le « jeune aventurier » après avoir appris par Tiberge que son évasion n'aura pas de suite⁷⁶. L'assimilation de Manon à un capital, la volonté de maîtriser la dépense du couple, renvoient à tout un imaginaire de la rétention⁷⁷, mis en évidence par R. Démoris dans son *Silence de Manon*⁷⁸. Cette logique fantasmatique, nous la retrouvons à l'œuvre dans la vision angoissée du système qu'en donne Renoncour, et pas uniquement parce que l'histoire personnelle de Law anticipe sur celle de des Grieux⁷⁹. Les révélations scandaleuses sur Paparel, de même que les confidences de Dubois traduisent un même désir inconscient de contenir l'or du système, de l'ingérer, ou encore d'inverser le processus de conversion de l'or en papier. C'est ainsi que Dubois confie – imprudemment – à Renoncour qu'il a cherché le secret de la pierre philosophale :

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il [Dubois] l'a tenté sans succès : cependant, il n'a pas laissé de faire de grandes dépenses pour arriver à quelque chose d'extraordinaire dans la transmutation des métaux. (MHQ, 294)

- 41 Voilà qui n'est pas sans évoquer à nouveau Manon, cette « chimiste admirable » qui « transforme tout en or », aux dires de des Grieux (ML, p. 187). Dans le même esprit, Prévost convoque les pratiques de magie auxquelles se livrait Philippe d'Orléans pour suggérer un parallèle humoristique entre la pratique d'un charlatan italien⁸⁰ (qui change en trois minutes un écu en louis d'or, MHQ, 294), et le système de Law qui, à l'inverse, réduit en quelques semaines toute une fortune à un tas de papier sans valeur.
- 42 Dans les royaumes imaginaires décrits par Bordelon dans *Mital* (1709)⁸¹ ou par Swift dans *Gulliver* (1726), le comique scatologique reste proche de la tradition rabelaisienne : l'« inversion carnavalesque » (Bakhtine)⁸² est mise au service d'une satire politique. Chez Prévost, la perversion coprophage de Paparel n'a plus tout à fait la même fonction comique : elle devient une réaction de défense aberrante contre l'emballement du système. Ira-t-on jusqu'à lire dans les goûts déviants du trésorier les obsessions de l'élite financière de l'Ancien Régime : la dette nationale et la dévaluation⁸³ ? En tout cas, ce portrait de financier mangeur d'or et d'ordure, cas exemplaire de la puissance du fantasme prévostien, radicalise les angoisses d'Usbek et de sa caste : le narrateur passe

du dégoût ou du mépris à l'horreur pour un tel « monstre » du genre humain. Nous allons voir pour terminer que la course au profit à laquelle se livre Gil Blas n'est pas éloignée de ce type de déviances.

Monnaie de singe

- 43 Le troisième tome des mémoires de Gil Blas (1724) offre au public une peinture de la Régence sous le travestissement espagnol⁸⁴. Deux changements dans la carrière du narrateur reflètent plus précisément l'actualité de l'époque : la fulgurante ascension sociale de Santillane (autre illustration du mythe du laquais enrichi) et l'insatiable appétit de richesses qui l'accompagne.

- 44 En devenant l'intendant de don Alphonse⁸⁵, Gil Blas accomplit un saut social décisif : il ne servira plus des bourgeois, des petits-maîtres ou des actrices, mais des grands seigneurs, des archevêques, des princes. Il parvient même aux plus hautes sphères de la monarchie : il est nommé secrétaire particulier du duc de Lerme, l'homme le plus puissant du royaume⁸⁶. C'est plus que n'en peut supporter la tête mal timbrée de notre héros. Lorsqu'il découvre qu'à la cour tout s'achète (protection, honneur, titres de noblesse⁸⁷ et même la vie d'un homme), il est saisi d'une folie des grandeurs qui prend l'aspect d'une avarice démesurée :

Mon maître [...] me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étais auparavant. [...] Je ne cherchais qu'à faire plaisir pour de l'argent [...] Nous [Scipion et lui] ressemblions aux avarés qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or. Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats⁸⁸ [...] j'en perdis ce qui me restait de jugement. (VIII, 9, GF, p. 409)

- 45 Dans les deux tomes de 1715, Gil Blas parvenait, grâce à ses rencontres, à échapper à la fascination de l'or⁸⁹. Dans le t. III, il ne mesure plus l'écart social qui le sépare des groupes dominants auxquels il finit par s'identifier complètement, dans son langage⁹⁰ comme dans ses rêves (il se prend pour un bâtard du duc de Lerme⁹¹). S'il n'est fait aucune référence précise à l'agiotage (Santillane fait fortune par des voies traditionnelles de la corruption), Lesage use d'images allégoriques qui entrent en résonance avec l'imaginaire du système :

Enfin, disais-je, me voici sous la gouttière. Une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme appelé par excellence le grand tambour de la monarchie d'Espagne [le duc de Lerme] ne soit pas bientôt comblé de richesses. (VIII, 4, GF, p. 392-393)

- 46 L'allusion à la gouttière de la mosquée de la Mecque, tirée du conte *La Sultane de Perse* (1707) de l'orientaliste Pétis de La Croix⁹², se double d'une autre référence à la métamorphose de Jupiter en pluie d'or, reprise plus loin : Scipion fait une allusion spirituelle au mythe de Danaé à propos de la courtisane Catalina⁹³. Or dans ses rêves de richesses, c'est Gil Blas qui occupe ce pôle féminin et le duc de Lerme celui de Jupiter. Sous la protection du ministre, le trésor de son secrétaire ne se met-il pas à enfler comme le ventre d'une Danaé ? Lesage use de toute la polysémie de ce style allégorique pour exprimer la jouissance de l'avare – plaisir de nature sexuelle en premier ressort⁹⁴. Ce genre d'associations fantasmatiques permet d'interpréter l'étrange expérience que fait Santillane chez le comte Galiano, juste avant son entrée au service du duc de Lerme.
- 47 « Le comte est riche et fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. [...] quoique Sicilien, [il] paraît généreux, plein de droiture et de franchise », dit le poète Fabrice à son ami Gil (VII, 14, p. 369). Il n'en faut pas plus pour que notre héros, ébloui par le prestige et le

faute des grands, accepte le poste de surintendant qui lui est proposé. Or tout son emploi va consister à réduire un train de vie jugé ruineux par le comte :

Je suis riche, à la vérité, mais ma dépense va tous les ans fort au-delà de mes revenus. Et pourquoi ? C'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs⁹⁵ [...] Vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très avantageusement. (VII, 15, p. 372)

- 48 Encore les voleurs de la caverne (I, 4-10) se montraient-il plus traitables que les deux ennemis de Santillane, « un Messinois des plus fins » (p. 370) et un maître d'hôtel Napolitain. Quant aux promesses d'établissement en Sicile, elles ne seront pas plus tenues que celles du Régent sur la valeur fixe des actions⁹⁶. Le « phénix des intendants », comme il se décrit lui-même (p. 373), accomplit pourtant une réforme radicale dans les cuisines : il éradique la corruption et diminue le gaspillage au point de réaliser une économie d'au moins dix mille livres – qu'il tourne à son profit⁹⁷. Si le récit de ses manœuvres appartient au registre comique des aventures de Gil Blas, Lesage greffe certains effets d'étrangeté qui vont entrer en résonance avec cette mission capitale dont s'investit le héros : réduire la dépense.

- 49 Le comte sicilien Galiano pourrait n'être qu'un exemple supplémentaire de maître ingrat ou fantasque. Le traitement du personnage révèle un cas-limite de dégénérescence de l'aristocratie. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'accumulation de détails insolites relevés par R. Laufer⁹⁸. Dans ce palais, l'humanité semble avoir régressé au stade de l'animalité. Les laquais, les écuyers, et même les gentilshommes qui le fréquentent ont des mines simiesques : « Ils avaient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces si baroques, que je crus voir une troupe de singes vêtus à l'espagnole. Il y a des mines d'hommes et de femmes pour qui l'art ne peut rien », s'étonne le narrateur (VII, 14, p. 369). C'est un lieu sans femme⁹⁹, ou plutôt c'est un singe, un vrai, qui occupe la place de la comtesse¹⁰⁰. La passion zoophilique du maître est décrite sans ambiguïté :

Après avoir pris son chocolat, il [Galiano] s'amusa quelque temps à badiner avec un gros singe qu'il avait auprès de lui, et qu'il appelait Cupidon. Je ne sais pourquoi on avait donné le nom de ce dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avait toute la malice ; car il ne lui ressemblait nullement d'ailleurs. Il ne laissait pas, tel qu'il était, de faire les délices de son maître, qui était si charmé de ses gentilleses, qu'il l'avait sans cesse dans ses bras. Nunez et moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. (VII, 14, p. 370)

- 50 Gil Blas ignore encore que son salaire se bornera à ce spectacle et qu'il sera payé, littéralement, en *monnaie de singe*¹⁰¹. Les cabrioles de « cet animal si chéri du patron » (p. 375) se révèlent fatales à notre héros. Le singe se casse une jambe en sautant d'une fenêtre, accident qui plonge son maître dans le désespoir et le surintendant zélé dans le coma :

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avais enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au seigneur, et je m'étais donné de si grands mouvements pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel, que je perdis toute connaissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie et la mort. (p. 376)

- 51 Abandonné par le comte, grabataire et malade, Gil Blas est pillé par les autres domestiques et par les médecins. Son dévouement envers ses maîtres est rarement récompensé¹⁰², mais il ne tire aucune leçon de son expérience et semble voué à répéter, de manière quasi-compulsive, les mêmes erreurs¹⁰³.

- 52 Lesage renoue ainsi, à la fin de l'épisode, avec la satire des médecins (exploitée abondamment avec Sangrado, II, 3-5), en y ajoutant, exceptionnellement¹⁰⁴, la variante scatologique du lavement qui éclabousse l'habit du praticien. L'opération est d'abord décrite sous une forme périphrastique (« l'apothicaire se prépara, on juge bien à quoi faire », VII, 16, p. 377), et le terme propre (si on peut dire) est prononcé dans la dernière page du chapitre :

Je lui [le médecin] lâchai des espèces à mon grand regret et il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avais causé le jour du lavement. (p. 379)

- 53 Dans les deux occurrences, le lavement est associé à l'argent que réclame l'apothicaire pour le nettoyage¹⁰⁵. En même temps, Gil Blas apprend que son trésor a été dérobé par ses ennemis et qu'il doit payer pour les frais de garde et autres soins médicaux (le comte Galiano l'ayant « abandonné sans façon à la Providence », p. 377). La maladie et son dénouement scatologique signent la faillite de tous les efforts d'économie réalisés par un surintendant... en or. Gil Blas qui avait réorganisé le train de vie du palais sur le mode de la rétention, se voit forcé de « lâcher des espèces » (sous toutes les formes) – de relâcher, en quelque sorte, tout ce qu'il avait retenu chez Galiano.

- 54 Tout cela par la faute d'un singe ! Certes, mais ce singe s'appelle Cupidon. Ce nom en forme de jeu de mots oxymorique (« cupide don ») concatène les deux sens latins du mot *cupidus* :

- 55 1. Le sens érotique qui est le sens étymologique du nom Cupidon : *cupido* désigne la passion ou le désir sexuel, et *cupidus* (épris) l'amoureux. Dans *Gil Blas*, Cupidon est moins le dieu de l'amour que sa variante grotesque et perverse : le comte sicilien éprouve une passion déréglée pour le « malicieux animal » qu'il a affublé de ce nom. Cupidon a plusieurs descendants chez Lesage, puisque c'est également le nom poétique que se donne le diable boiteux¹⁰⁶.

- 56 2. Le sens moral : *cupidus* se prend en mauvaise part pour désigner l'ambition, l'avidité de pouvoir ou de richesses ; c'est le sens que l'adjectif *cupide* a gardé en français. Chez Galiano, Santillane est à la fois avare (il restreint les dépenses) et cupide (il accumule une petite cagnotte qu'il se fait voler, comme de juste). Le maître-mot de son service est l'économie, voire la lésine (« *Thrift, Horatio, thrift* », disait Hamlet), mais il ne vit que dans l'illusion de maîtriser la dépense. En effet, Gil reste prisonnier d'exigences contradictoires :

Je retranchai le superflu de chaque service. Ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y aperçut point un air d'épargne. [...] Voilà ce que le patron demandait : il voulait ménager sans paraître moins magnifique. Son avarice était subordonnée à son ostentation. (VII, 15, p. 374)

- 57 La répartition des rôles est la suivante : Cupidon est dévolu au maître, tandis que la cupidité est le lot du valet qui doit assumer seul l'avarice du comte. L'erreur fatale de Gil Blas est de confondre la passion perverse (sauver le singe) et l'obsession de l'épargne : le résultat est une véritable... banqueroute.

- 58 Cet épisode me paraît symptomatique de l'ambivalence du rapport à l'or dans l'ensemble du t. III de *Gil Blas*. La condamnation de l'enrichissement ne passe plus par la seule voix du narrateur revenu de ses richesses, mais par un traitement allégorique et fantasmatique des événements. L'économie domestique du seigneur sicilien est exhibée sous forme d'un jeu de combinaisons entre perversions (zoophilie), pulsions orales (réforme des cuisines) et pulsions anales (thésaurisation et lavements)¹⁰⁷. La morale de ce nouvel échec de Santillane pourrait se paraphraser ainsi : l'amour déréglé de l'avare

Galiano pour son singe Cupidon ruine les efforts du valet cupide. Le génie de Lesage, romancier trop souvent réduit à un courant prétendument « réaliste », est de traduire avec la même sûreté que Prévost les peurs irrationnelles liées aux mécanismes de dépense et de thésaurisation.

- 59 Ce bref panorama des fictions romanesques des années 1720, auquel il faudrait ajouter les textes allégoriques de Marivaux, donne un aperçu de ce qu'on pourrait appeler l'envers de la Régence. Les écrivains inventent des réponses imaginaires pour fixer et interpréter l'impression de vertige et de chaos associés au règne de Philippe d'Orléans. Leurs textes ont une particularité stylistique commune : le recours à l'allégorie, typique de l'écriture rococo pratiquée dans ces mêmes années¹⁰⁸. Une des gageures du style rococo est de produire un discours critique sur le monde réel au moyen de la plus grande déréalisation possible. Tel est le mode de lecture paradoxal de *Pomponius*, de *Mahmoud* et des *Lettres persanes* : l'époque contemporaine ne peut être appréhendée en toute lucidité qu'à travers son miroir déformant, antique ou exotique. Ainsi, Prévost réclame des « lecteurs éclairés » (dédicace du *Pomponius*, p. 17) capables de dépasser les préjugés et les carcans idéologiques du règne précédent, pour les conduire à adopter, de l'extérieur (de la lune, de l'Orient dans *Mahmoud*), un nouveau regard sur l'action du Régent.
- 60 Quant au système de Law, nous avons vu que les textes retenus en offrent deux visions contrastées, selon le mode de description adopté (l'exposé didactique ou la satire). Ce double traitement peut se résumer dans une phrase de John Law, qui sonne comme un aveu : « le désir du gain avait été le vrai motif de la confiance », écrit-il pour justifier rétrospectivement l'agiotage¹⁰⁹. Tout se passe comme si Melon et le Prévost de *Pomponius* avaient choisi d'expliquer à leurs lecteurs le terme de confiance, en vantant les mérites de la fiduciaire. À l'inverse, Montesquieu, Lesage et le Prévost des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* dénoncent, en bons moralistes, la cupidité qui est toujours le vrai moteur de l'actionnariat, en 1720 comme en 2005 (année historique de la mise à l'encan d'EDF¹¹⁰). Mais leur condamnation morale de l'enrichissement va de pair avec une compréhension profonde des angoisses et des peurs archaïques que le système met à jour. Les fantasmes liés à la spéculation (le mythe du laquais enrichi par l'agiotage, l'ingestion de l'or-ordure), révèlent les non-dits et les injonctions contradictoires du mercantilisme fiduciaire. Les romanciers prouvent par là que le discours économique officiel, le plus rationnel qui soit en apparence, est traversé de forces inconscientes qui exigent un autre mode de traduction que l'usage du merveilleux : une écriture spécifiquement romanesque du fantasme, qui sera portée à sa plus haute expression par Prévost, Marivaux, et Rousseau.
- 61 La place et la fonction du merveilleux demeurent atypiques et problématiques dans *Mahmoud*. Nous avons vu que Melon ne livre pas toute la vérité sur le système : il opte délibérément à la fin de son conte pour une image – un mirage ? – de prospérité. Mais dans la logique de cette fiction expérimentale, il faut bien comprendre que ce règne heureux est encore à venir. Le merveilleux permet de dépasser les problèmes rencontrés dans le monde réel, ou plutôt de les *dénier*. Le traitement de la matière fictionnelle se pose alors en ces termes : une fois refoulé le spectre de la banqueroute et ses conséquences, quel type de société du futur obtient-on ? Une monarchie régie par des règles financières bénéfiques, où la confiance en le crédit de l'État garantit le bon fonctionnement des échanges commerciaux, la probité des citoyens – et leur subsistance : une société ne peut vivre sans économie. Yves Citton conclut son article

en écrivant que *Mahmoud* semble fonctionner comme « une machine à produire de la confiance » : Melon est « peut-être celui qui, parmi tous les auteurs de contes orientaux, a pris la merveille le plus au sérieux¹¹¹ », dans la mesure où la « merveille » de la fiduciaire et la foi en les signes monétaires deviennent à part entière des forces productives de fiction. De fait, l'essentiel de l'activité du monarque porte sur la maîtrise des signes et sur la croyance magique en la toute-puissance économique de son sceau. Du coup, le déni de réalité qui est à la base du merveilleux prend un sens idéologique : il devient un moyen subtil et efficace d'imposer la loi économique comme support de l'imaginaire. Le mode de lecture que suggère ce type de conte merveilleux – et le jeu temporel de *Pomponius* nous y invite – devient alors très proche de celui des romans d'anticipations modernes. Plus qu'à l'*An 2440* de Mercier (1770), c'est aux sociétés totalitaires décrites par Phil K. Dick que je pense : un monde où les individus n'ont plus d'autre référence mentale que le discours économique dominant, derrière lequel se cache la propagande militaire et politique.

NOTES

1. Yves Citton, « Les comptes merveilleux de la finance. Confiance et fiction chez Jean-François Melon », *Féeries*, n° 2, 2004-2005, p. 159.
2. L'*Essai* connut deux éditions, en 1734 (276 p.) et 1736 (400 p.). L'édition consultée est celle de 1734, figurant à l'Arsenal (8° S. 5523) et à la BNF (R. 35313). L'édition de 1736 est reproduite dans l'anthologie d'Eugène Daire, *Économistes financiers du XVIII^e siècle* (1846) utilisée par Y. Citton.
3. *Mahmoud le Gasnévide, histoire orientale. Fragment traduit de l'arabe avec des notes* est divisé en 31 chapitres, le dernier restant inachevé. L'édition citée est celle de 1729 (Rotterdam, chez Jean Hofhoudt) qui figure à la BNF (Y2-9809) et à l'Arsenal (8° BL 18424 (1)). Elle est également consultable en mode texte sur le site <www.bnf.gallica.fr>, mais sans les notes explicatives de Melon ni la préface (p. i-vi).
4. Melon meurt le 24 janvier 1738. Dans son panégyrique, Prévost écrit : « Le duc Régent, ce Prince si éclairé sur le mérite et si passionné pour les talents extraordinaires, passait avec M. Melon des heures entières dans son cabinet, occupé à discuter avec lui, les points les plus importants de son administration. On nommerait peu d'affaires considérables de commerce ou de finances sur lesquelles ce prince ne l'ait consulté » (*Le Pour et Contre*, nombre 209, Paris, Didot, XV, 1738, p. 39-40).
5. « Cet ouvrage qui ne consiste qu'en un volume in-12 de 273 pages contient dans un si petit espace de grands principes de commerce, de politique et de finance. » (*Le Pour et Contre*, nombre 73, t. V, 1735, p. 307-308).
6. *Le Pour et Contre*, nombre 209, t. XV, 1738, p. 25-29. Dans le dernier numéro de son périodique, Prévost met un terme à cette polémique en justifiant pleinement Melon contre la malveillance de du Tot (*Le Pour et Contre*, nombre 296, t. XX, 1740, p. 328-334).
7. Lettre de Voltaire, citée par Prévost dans *Le Pour et Contre*, nombre 220, t. XV, 1738, p. 302. Je rappelle la définition du luxe selon Melon : « somptuosité extraordinaire que donnent les richesses et la sécurité d'un gouvernement, et une suite nécessaire de toute

société bien policée » (*Essai politique sur le commerce*, cité par Prévost dans *Le Pour et Contre*, nombre 73, t. V, 1735, p. 308).

8. *Le Pour et Contre*, nombre 209, t. XV, 1738, p. 40.

9. L'arrestation de Turcaret à la fin de la pièce de Lesage (1709) anticipe sur les procès des Bourvillais et autres Paparel condamnés par la justice du Régent. Voir le chapitre de D. Dessert : « Le retour à l'ordre : la chambre de justice » (*Argent, pouvoir et société au Grand Siècle*, Fayard, 1984, p. 238-257).

10. « *Algors* veut dire Rescription ou Assignations, terme de finance que le traducteur n'a pu rendre » note Melon, ajoutant ainsi au mystère. La rescription est un « mandement qu'on donne à un fermier, à un débiteur, à un correspondant, pour payer une certaine somme au porteur du billet » (Furetière).

11. Cet historique est très différent de celui que propose Locke au chap. V (« de la propriété des choses ») du *Traité du gouvernement civil* (trad. D. Mazel (1691), GF, 1992, p. 177-180).

12. Y. Citton, « Les comptes merveilleux de la finance », p. 145.

13. Comme l'interprète Y. Citton, art. cité, p. 150-153.

14. Le mot *sparsio* désigne « ce que l'on répand, ce que l'on fait tomber, ce qui ressemble le plus aux semailles. Lors des jeux du cirque, dans les rassemblements du peuple, le dispensateur de la fête fait pratiquer, ou pratique en personne, une *sparsio*. Celle-ci consiste à lancer à la foule les cadeaux les plus variés. Les objets ainsi dispersés portent le nom de *missilia*. » (J. Starobinski, *Largesse*, Paris, RMN, 1994, p. 20-21).

15. Ce sont les deux ouvrages les plus lus de Montesquieu : « de tout ce qu'il écrivit, *Le Temple de Gnide* fut le texte le plus édité et le plus traduit au dix-huitième siècle » (G. Benrekassa, *Montesquieu, la liberté et l'histoire*, Livre de poche, 1987, p. 65).

16. « J'ai mis la vertu, *virtus*, vertu républicaine », précise Montesquieu en note. Tous ces textes sont cités d'après l'édition critique moderne, tant attendue : Montesquieu, *Œuvres complètes*, t. 8 (*Œuvres diverses*, vol. I, éd. sous la dir. de p. Rétat), Oxford, Voltaire Foundation, 2003, p. 578. Le texte du *Dialogue de Xantippe* est établi par S. Mason.

17. « Je suis content de moi parce que je n'ai jamais eu que les richesses que l'ambition que les voluptés que Lycurgue m'a permises ; je suis content de moi parce que [...] j'ai toujours aimé les lois [...]. », dit Xantippe (OC, t. 8, p. 580)

18. *Ibid.*, p. 316.

19. « Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le Ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres » (OC, p. 319). G. Benrekassa relie cette « réflexion lucide sur l'économie des passions » à la formation de la pensée politique de Montesquieu (*Montesquieu, la liberté et l'histoire*, p. 29-30).

20. Voir la section « de la liberté politique » dans les *Pensées* (n° 631 et 632, Seuil, OC, 1964, p. 947), le chap. (XII, 2) de *L'Esprit des Lois* et les commentaires éclairants de G. Benrekassa (ouvr. cité, p. 133-152).

21. OC, t. 8, p. 299. Le texte des *Lettres de Xénocrate à Pharès* est établi et annoté par S. Mason.

22. « Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes », dit Sylla (*Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, OC, t. 8, p. 318).

23. Ainsi lorsque ce « prince habile » restaure l'autorité des parlements en 1715 : « le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; et, comme s'il avait pensé à relever de terre le temple et l'idole,

il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, et le fondement de toute autorité légitime » (*Lettres persanes*, Lettre 92, éd. J. Starobinski, Folio, 1973, p. 218). Paru simplement, car le lecteur de 1721 sait que le Parlement de Paris fut relégué à Pontoise en juillet 1720 (« On menace d'un pareil traitement quelques parlements du royaume », L. 140 de Rica, p. 309).

24. *Lettres de Xénocrate à Pharès*, OC, t. 8, p. 301.

25. *De l'esprit des lois*, L. II, chap. 4, éd. R. Derathé, Classiques Garnier, 1973, t. I, p. 23.

26. OC, t. 8, p. 302-303. Je me réfère aux notes de S. Mason pour le décodage des allusions.

27. « Chaque Sicyonien croyait qu'Alcamène avait dans ses trésors tout ce qu'il avait perdu ; on ne lui a trouvé ni or ni argent ; les vices des petites âmes n'étaient point les vices d'Alcamène. » (OC, t. 8, p. 305)

28. Montesquieu en reprendra les principaux éléments dans *L'Esprit des lois* (L. XXI, 22).

29. « Pendant que les Espagnols étaient maîtres de l'or et de l'argent des Indes, les Anglais et les Hollandais trouvèrent sans y penser le moyen d'avilir ces métaux ; ils établirent des banques et des compagnies et par de nouvelles fictions ils multiplièrent tellement les signes des nouvelles denrées que l'or et l'argent ne firent plus leur office qu'en partie. Ainsi le crédit public leur tint lieu de mines et diminua le profit que les Espagnols tiraient des leurs. » (*Considérations sur les richesses de l'Espagne*, art. 3, OC, t. 8, p. 616).

30. *De l'esprit des lois*, L. XXII, chap. 10, éd. R. Derathé, Classiques Garnier, 1973, t. II, p. 82-83.

31. La lettre de Rica (elle-même traduite par l'éditeur des *Lettres persanes*), retranscrit la lettre du savant qui a traduit le « Fragment mythologique » : bel exemple de cette « chaîne secrète » qui caractérise l'esthétique du roman. De même, l'« Histoire d'Ibrahim et d'Anaïs », conte persan imité des *Mille et Une Nuits* et raconté par Rica dans la L. 141 peut s'interpréter comme une mise en abyme du « roman oriental » des *Lettres persanes*.

32. « J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former en un moment une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine du prince, de l'État et des concitoyens. » (L. 146, p. 336)

33. « Fragments de vieux matériaux des *Lettres persanes* » insérés par Montesquieu dans ses *Pensées* et reproduits dans l'éd. Folio (p. 382).

34. L. 146, Folio, p. 337. J. Starobinski détaille la chronologie des lettres aux pages 407-411.

35. « Nous n'avons pas de preuve formelle que *Les Aventures de Pomponius* soient de Prévost », écrit J. Sgard, mais seulement « un faisceau de présomptions [indications données par les archives des bénédictins, lettres] qui permettent de lui en attribuer la plus grande partie » (« *Les Aventures de Pomponius*, problèmes d'attribution », in *Œuvres de Prévost*, PUG, t. VII, 1986, p. 11). Toutes les citations renvoient à cette unique édition moderne : le texte de *Pomponius* figure aux p. 17-94, les notes de Prévost aux p. 95-101 ; les notes explicatives de J. Sgard au t. VIII des *Œuvres de Prévost*, p. 515-525.

36. L'article que vous lisez doit être le troisième qui lui est consacré, après ceux de Marcel Langlois en 1938 (qui attribue le roman à un protestant, Jacob Le Duchat) et de Charlotte Burel en 2003 (voir *infra* note 45). J. Sgard révéla l'intérêt du *Pomponius* dans son *Prévost romancier* (Corti, 1968, p. 46-48).

37. Tel celui de La Barre de Beaumarchais : « C'est un roman malicieux, inintelligible en bien des endroits, froid en quelques autres, obscène quelquefois, quelquefois impie, quelquefois ingénieux, composé de parties qui n'ont aucun rapport ensemble, et assez bien écrit. On y a joint un bon nombre de pièces contre la Régence et en faveur du Jansénisme, parmi lesquelles il y en a plusieurs d'excellentes. » (*Lettres sérieuses et badines...*, 1729, t. 1, huitième lettre, p. 186-187).

38. D'après J. Sgard, *Prévost romancier*, p. 47.

39. Les Bénédictins l'attribuèrent à un certain Labadié, mort « opportunément le 26 mai 1723 » (*Prévost romancier*, p. 47), évitant ainsi à Prévost d'être inquiété par les services secrets de Dubois.

40. Topos abondamment représenté dans la fiction de l'époque : *Vénus dans le cloître ou La Religieuse en chemise*, *Le Portier des chartreux*, *Les Nonnes galantes*, *Thérèse philosophe*, et autres paires de *Juliette et Justine*.

41. Au tome V de ses *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, Prévost placera ces attaques anticléricales directement dans la bouche de son héros narrateur, chantre de la société anglaise : « quel est l'homme de bon sens qui ne préférât point ces sages et religieuses institutions [hôpitaux, maisons de charités, écoles] à nos couvent et nos monastères, où l'on ne sait que trop que la fainéantise et l'inutilité s'honorent quelquefois du nom de haine du monde et de contemplation des vérités célestes ? » (MHQ, 274). Toutes nos références aux *Mémoires et aventures...* (titre abrégé en MHQ) renvoient aux *Œuvres de Prévost* (PUG, t. I, 1977, éd. établie par J. Sgard).

42. Les plaisanteries sur les pucelages retrouvés dans la lune sont visiblement inspirées du songe érotique de Francion chez Sorel (*Histoire comique de Francion*, L. III, texte de 1623, éd. Y. Giraud, GF, 1979, p. 147-148).

43. Une première clé avait circulé en 1724, mais celle de 1728 ne concerne que les chap. 13 à 30, c'est-à-dire la partie qui lui est attribuée par J. Sgard.

44. Même si Prévost relaie la rumeur publique qui l'a soupçonné d'inceste : on a « accusé le prince de porter trop loin l'amour paternel envers la princesse Jerdreb. [...] Mais les princes sont sujets à être calomniés. » (p. 84).

45. *Prévost romancier*, p. 51. Un recueil collectif récent, *Le Régent, entre fable et histoire* (éd. D. Reynaud et Ch. Thomas, Paris, CNRS, 2003), recense les différentes images de Philippe d'Orléans au dix-huitième siècle. L'article que C. Burel y consacre à *Pomponius* (« Relosan le magnifique. Le régent chez l'abbé Prévost dans *Les Aventures de Pomponius* », p. 109-120) est un simple démarquage des écrits de J. Sgard.

46. L'incident de « l'œil blessé » témoigne de ce malaise : la fille du Régent renverse le fauteuil d'une dame convoitée par son père en lui disant « qu'il l'avait belle » (l'invitant par là à profiter de l'occasion). Au moment où Philippe s'approche pour la violer, elle lui décoche un coup de pied : « le talon du soulier adressa dans l'œil du prince et le pensa faire sauter de la tête » (p. 84). Je n'insiste pas sur le symbolisme sexuel de l'œil crevé...

47. « La compagnie obscure et pour la plupart scélérate dont il [Philippe] avait fait sa société ordinaire de débauche, et que lui-même ne feignait pas de nommer publiquement ses roués, chassa la bonne jusque dans sa puissance et lui fit un tort infini », écrit Saint-Simon (*Mémoires de l'année 1715*, section « Caractère du duc d'Orléans », éd. Y. Coirault, Pléiade, 1985, t. V, p. 246). Les « roués de M. le duc d'Orléans » sont énumérés plus loin (p. 827-828).

48. Au L. VIII des *Confessions*, Rousseau évoque le « sombre coloris » que Prévost donnait à ses romans des années 1730 (*Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, *Cleveland*, et *Le Doyen de Killerine*).
49. Prévost y développe une longue réflexion philosophique sur le « degré de probabilité du système des êtres invisibles » (*Œuvres de Prévost*, PUG, t. VII, p. 335-339).
50. « Qu'est-ce que c'est, dit Egnatius, que ce bâtiment magnifique que je découvre là-bas le long de la rivière, qui y fait face d'un côté, et de l'autre donne sur un grand jardin ? C'est, repartit Samar, l'ancienne demeure des rois du pays [le palais du Louvre] » (p. 64).
51. Le livre de référence sur le sujet est celui, désormais classique, d'E. Faure : *La Banqueroute de Law* (Gallimard, 1977).
52. Noailles tenta en vain de réformer les impôts en appliquant une taille proportionnelle aux revenus, mais il se heurta à l'opposition des privilégiés. Montesquieu fait une allusion à ses plaisanteries sur les maltôtiers dans la L. 132 d'Usbek (Folio, p. 230).
53. En août 1719, la Compagnie d'Occident reprend le bail des Fermes générales (la perception des impôts indirects). Sur cette fructueuse opération, je renvoie aux commentaires d'E. Faure (*La Banqueroute de Law*, p. 220-221).
54. « Une justice inflexible et une fidélité inviolable dans ses promesses furent la base de son administration » (*Mahmoud*, p. 22). Ce sont là les deux « vertus cardinales du bon gouvernant », commente Y. Citton (art. cité, p. 149).
55. On ne peut pas identifier avec certitude ces deux ministres : on peut seulement avancer le nom de d'Argenson, dont on connaît l'opposition au système (note de J. Sgard, t. VIII, p. 522). Prévost confond peut-être avec les deux plus gros détenteurs de billets (le duc de Bourbon et le prince de Conti) qui ont réalisé leurs actions en espèces dès février 1720.
56. « C'était à tort qu'on le taxait d'avarice. On ne pénétrait pas assez dans ses desseins. Il donna en plusieurs occasions assez de marques de son désintéressement pour n'être pas soupçonné de ce vice » (p. 81).
57. On connaît l'anecdote célèbre de la réception du financier Samuel Bernard par Louis XIV à Marly : « J'admirais [...] cette espèce de prostitution du Roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Bernard », s'indigne le riche duc et pair (*Mémoires*, année 1708, Pléiade, t. III, p. 134).
58. *Lettres persanes*, L. 142, Folio, p. 322.
59. « Vous me demandez ce que c'est que la Régence. C'est une succession de projets manqués et d'idées indépendantes ; des saillies mises en air de système ; un mélange informe de faiblesse et d'autorité ; toute la pesanteur, sans la gravité du ministère ; un commandement toujours trop roide ou trop lâche ; tantôt la désobéissance enhardie et tantôt la juste confiance découragée ; une malheureuse inconstance à abandonner le mal même ; un conseil qui tantôt se roidit, tantôt se multiplie, qui paraît et se perd aux yeux du public d'une manière sourde ou éclatante, aussi différent par les personnes qui le composent qu'il l'est pas la fin qu'elles se proposent. » (dossier des *Lettres persanes*, Folio, p. 383).
60. La réponse du laquais La Verduze à la suivante de la Fortune contient une allusion directe à la spéculation : « — [Je suis] Chez un homme que la Déesse [de la Fortune] a comblé de ses grâces, dans le temps qu'elle logeait rue Quincampoix ; et il ne tient pas à lui que je ne change d'état ; il y aurait longtemps que je disposerais moi-même de la

couleur de mon habit, si je voulais l'en croire. » (*Le Cabinet du philosophe*, 4^e feuille, 1734, dans *Journaux* de Marivaux, éd. F. Deloffre et M. Gilot, Classiques Garnier, 1988, p. 366).

61. De même, dans cette prosopopée du parvenu : « Si un nouveau riche va d'abord bâtir une maison superbe, il offensera les yeux de ceux qui la verront ; c'est comme s'il faisait au peuple cette déclaration : Je vous avertis que moi, qui étais autrefois le plus trivial de tous les hommes, je me fais aujourd'hui un homme de conséquence. » (*Mes Pensées*, n° 1135, OC, Seuil, p. 992)

62. La Bruyère : *Les Caractères*, « De quelques usages », n° 3, éd. M. Escola, Champion, coll. « Sources classiques », 1997, p. 524. « Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture », est-il précisé plus loin (*ibid.*, n° 10, p. 526).

63. Même ironie dans la lettre 138 de Rica : « Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avaient fait fortune sous le règne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue [Quinquampoix], tout le mépris qu'on avait pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force : "La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'État ! quelle confusion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune !" » (Folio, p. 307-308)

64. Montesquieu, *la Liberté et l'histoire*, p. 56.

65. D. Dessert : « Le « laquais financier » au Grand Siècle : mythe ou réalité ? » (*XVII^e Siècle*, n° 122, 1979, p. 21-36) et son *Argent, pouvoir et société au Grand Siècle* (Fayard, 1984).

66. La sœur aînée de l'auteure des *Mémoires de Comminge* était mariée à un financier, et M^{me} de Tencin avait ouvert en 1719 un bureau boursier dans la rue Quincampoix (E. Faure, *ouvr. cité*, p. 248). Les Tencin et leurs associés auraient investi plus de trois millions de livres (environ 20 millions d'euros) dans le système (J. Sureau, *Les Tencin*, Droz, 1969).

67. « Quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés [de biens de fortune], à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses. » (L. 132, Folio, p. 230)

68. Freud interprète l'équivalence symbolique or = ordure comme le résultat d'une double élaboration inconsciente. Premièrement l'inversion des valeurs respectives de l'or et des excréments : « Il est possible que l'opposition entre ce à quoi l'homme a appris à accorder le plus de valeur et ce qui est le plus dénué de valeur, et qu'il rejette comme déchet a conditionné cette identification de l'or et de l'excrément » (« Caractère et érotisme anal », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 147). Les pots de chambre en or dans l'*Utopia* de Thomas More illustrent ce processus. D'autre part, la valeur de *cadeau* que l'enfant accorde à ses excréments, et que l'homme adulte associe à l'argent : au stade anal les valeurs symboliques de don et de refus se fixent sur l'activité de la défécation, d'où l'équivalence désormais classique : fèces = cadeau = argent (*L'Homme aux loups*, PUF, 1993, « Quadrige », p. 80-82). Freud en donne un exemple humoristique : « L'excrément est le premier cadeau, la première offrande de tendresse de l'enfant, une partie du corps propre dont on se dessaisit, mais alors seulement en faveur d'une personne aimée. L'utiliser pour défier [...] c'est seulement tourner en sens négatif cette signification « cadeau » antérieure. Le *grumus merdae* que les cambrioleurs laissent sur le lieu de leurs forfaits semble avoir les deux significations : la dérision et le dédommagement régressivement exprimé. » (*L'Homme aux loups*, p. 79).

69. Le mot latin *sordes* signifie « ordure, saleté, crasse » et « avarice, lésinerie » (Dictionnaire Gaffiot).

70. Sa réaction fait écho à celle d'Usbek : « J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune que de les voir accordés avec tant de profusion à des personnes de ce caractère [l'abbé Dubois]. C'est une réflexion que j'ai faite mille fois en ma vie, et qui se renouvelait alors à tous moments, en voyant tant de misérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Serait-il possible, disais-je, que la Providence mît en de telles mains ce qu'elle estime ? Non, les biens de ces gens-là sont aussi vils que leurs personnes. » (MHQ, 293-294)

71. À ma connaissance, il n'existe pas d'épisode comparable dans la littérature romanesque du XVIII^e siècle avant Sade. Encore la coprophagie de Minski dans *Juliette* renvoie-t-elle plus largement à un fantasme de dévoration universelle. Cet ogre qui se nourrit de chair humaine et mange des excréments en dessert, vit dans l'isolement complet d'une région inaccessible (en Russie), comportement autistique assez typique des héros sadiens.

72. Law « nous invita à souper chez lui ; [...] La joie et le badinage régnèrent dans ce repas. M. Law y dit mille jolies choses. On n'y fit nulle mention du système, quoique je souhaitasse extrêmement que le discours pût tomber sur ce sujet : on n'y parla que des sévérités de la chambre de justice, et de la frayeur qu'elles avaient répandues parmi toutes les personnes intéressées dans les revenus du roi. » (MHQ, 291)

73. E. Faure, ouvr. cité, p. 241.

74. *Peau d'Âne*, v. 394-395 (Contes de Perrault, éd. G. Rouger, Classiques Garnier, 1967, p. 69). Sur ce fantasme de l'or mangé, je renvoie à l'étude de R. Démoris : « Du littéraire au littéral dans *Peau d'Âne* de Perrault » (*Revue des Sciences humaines*, n° 166, 1977, p. 261-279).

75. Je rappelle que l'*Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* (1731) est le septième et dernier tome des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*.

76. *Manon Lescaut*, éd. F. Deloffre, Classiques Garnier, rééd. 1990, p. 117. La comparaison avec le « partisan » est une allusion au vieux G... M... qui avait payé pour obtenir les faveurs de Manon.

77. L'avarice est un mode de réaction privilégié du Moi, par lequel le sujet retrouve des satisfactions archaïques, explique Freud dans ses deux articles : « Caractère et érotisme anal » (1908, trad. in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 143-148, à paraître dans le t. 8 des OC de Freud aux PUF) et « Des transpositions pulsionnelles, en particulier de l'érotisme anal » (1917, OC, t. 15, PUF, 2002).

78. Je cite son commentaire du budget de des Grieux (« Soixante mille livres peuvent nous soutenir pendant dix ans... », p. 49) : « Ce qui fait rêver des Grieux, dans une attitude relevant typiquement de l'analité, est une maîtrise sur l'expulsion, nécessaire, de l'or, équivalent symbolique de l'excrément – ici plus qu'ailleurs, puisqu'il est l'affaire de ces individus ignobles que sont les financiers, traités comme tels par le père et par le fils. Mais, ce faisant, n'est-ce pas au petit financier que joue des Grieux ? » (R. Démoris, *Le Silence de Manon*, PUF, 1995, p. 45)

79.F. Piva a montré les analogies entre les destins romanesques de Law (MHQ, 292-293) et de des Grieux (*Sulla genesi di Manon Lescaut*, Milano, 1977, p. 122-129).

80. Renoncour rapporte plusieurs histoires de magicien et d'enchantements, depuis sa rencontre avec Miraculoso Fiorisonti, au livre 5 de ses *Mémoires* (1728) (MHQ, PUG, p. 91 ; Desjonquères, 1995, p. 188).

81. Chez Bordelon, les pratiques coprophages peuvent se lire comme une variante profane de la cène : « La charge de celui qui prend soin de la chaise percée du Prince est une des plus honorable de l'Etat. En voici la raison. La grosse ordure qu'il y rend, est

fort précieusement ramassée, séchée, mise en poudre, et chèrement vendue au peuple et aux plus grands seigneurs. On la porte dans des boîtes, comme du tabac ; et on en saupoudre les viandes. » (*Mital ou aventures incroyables*, Paris, 1708, p. 150-151). Voltaire qui partage le même goût que Swift pour la scatologie reprend les mêmes plaisanteries (voir l'usage de la chaise percée du Dalaï Lama, dans son article « Religion » du *Dictionnaire philosophique*).

82. *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance* (trad. fr., Gallimard, 1970, rééd. TEL).

83. Ces élites financières n'adoptent que des solutions passéistes comme la déflation des monnaies. E. Faure note cette « hantise de l'endettement, où il entre une part d'irrationalité et peut-être un phénomène de rejet » (*La Banqueroute de Law*, Gallimard, 1977, p. 102).

84. « Le troisième tome s'inspire de la vogue des Mémoires historiques publiés dans les années 1717-1720 et montre dans l'Espagne du duc de Lerme un reflet des mœurs ecclésiastiques, financières, politiques et mondaines de la Régence. » (R. Laufer, introduction à *l'Histoire de Gil Blas de Santillane*, GF, 1977, p. 9)

85. À la toute fin du tome II (1715), GF, p. 310.

86. « Je règne, si je l'ose dire, en Espagne », confie le duc de Lerme à Gil Blas (VIII, 4, GF, p. 392).

87. Il est assez savoureux de voir ce roturier marchander les titres : « je ne me contentais pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de Chevalerie et convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes par d'excellentes lettres de noblesse » (VIII, 9, p. 409).

88. Ducats d'or sans doute, ce qui représente près de 200 000 £ (une somme considérable, équivalent à deux ans de revenus princiers), soit plus d'un million d'euros.

89. Voir sur ce point l'article de R. Démoris : « L'économie des échanges dans le *Gil Blas* de 1715 », in *D'une gaité ingénieuse : l'Histoire de Gil Blas, roman de Lesage*, éd. B. Didier et J.-P. Sermain, Louvain, Peeters, 2004, p. 179-199.

90. « J'avais encore un autre ridicule dont je ne prétends point me faire grâce : j'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. [...] En un mot j'étais devenu si fier et si vain, que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. » (VIII, 13, p. 424). La morale conventionnelle qui suit ne dédouane pas le héros : « La Cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parents et nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation ».

91. « Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. [...] Peu s'en fallait que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis au moins dans la tête que je passerais pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards, ce qui me flattait infiniment » (VIII, 9, p. 409).

92. La collaboration de Lesage aux contes de Pétis, avancée par R. Laufer (GF, p. 626) n'a jamais été avérée. Sur cette idée reçue, voir la mise au point de P. Sebag dans son édition des *Mille et Un Jours* (Phébus, 2003, « F. Pétis de La Croix et Lesage », p. 26-29).

93. « La senora Catalina est une Danaé chez qui vous pourrez aller faire le Jupiter, à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber. » (VIII, 10, p. 415). Le narrateur traduit dans le même style mythologique son rôle d'entremetteur pour le compte du prince d'Espagne : « Comment diable, disais-je, me voilà prêt à devenir le

mercure de l'héritier de la monarchie ! [...] Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince ! » (VIII, 5, p. 395).

94. Comme l'exprime énergiquement Balzac à propos du père Séchard : « L'avare a tout, jusqu'à son sexe, dans le cerveau. » (*Illusions perdues*, Pléiade, t. V, p. 707)

95. « Je me crus dans une maison abandonnée au pillage », confirme Gil Blas dès sa première visite des cuisines (p. 371).

96. « Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces espérances », gémit Gil Blas en apprenant le départ subit du comte (VII, 16, p. 378).

97. « J'ose dire qu'en quatre mois par mon épargne je fis profit à mon maître de 3000 ducats pour le moins » (p. 375). Le ducat d'argent vaut un écu (3 £), le ducat d'or en vaut deux (6 £), d'où la valeur approximative de 10 000 £ (entre cinquante et cent mille euros). Gil Blas n'oublie pas pour autant ses propres intérêts : il amasse une cagnotte de 260 pistoles (2 600 livres) dans « une grande bourse de cuir » qu'il serre comme de juste dans une malle (p. 378) – réflexe typique de l'avare.

98. Son commentaire traduit un certain malaise devant ces pages : « Les chapitres 14 à 16 [du livre VII] sont ambigus. [...] Lesage revient à sa manière de 1715 avant de l'abandonner définitivement. Gil refusera en effet de s'enrichir en volant son maître. Il n'aura que les promesses d'un bon établissement en Sicile, mais l'expérience de l'ingratitude. [...] Volé par un maître d'hôtel napolitain, abandonné de son maître, aux mains des médecins : il a risqué la mort pour un singe, et sa maladie n'a pas de sens apparent. [...] maladie grave et imprévue dont les conséquences sont triviales, vulgaires, sales. C'est d'ailleurs ce qui les rend insolites. » (R. Laufer, *Lesage romancier*, p. 338)

99. Les seules femmes mentionnées dans l'épisode sont les maîtresses des intendants (entretenues à l'extérieur du palais de Galiano) et la vieille garde-malade de Gil Blas.

100. Le singe partage le lit du comte : « Je le trouvai couché sur le sofa et prêt à faire la sieste avec son singe, qui était à côté de lui » (p. 372). Après l'accident du singe, Galiano passe les nuits à son chevet, comme auprès d'une maîtresse souffrante : « J'aurais tort de passer sous silence les peines et les inquiétudes qu'eut le seigneur sicilien pendant tout ce temps-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittait point son cher Cupidon ? Il était présent quand on le pensait ; et, la nuit, il se levait deux ou trois fois pour le voir. » (p. 375-376)

101. « On dit proverbialement : il a payé en monnaie de *singe*, en gambades et en bouffonneries » (Furetière).

102. Deux exceptions notables à cette règle : Aurore de Guzman (IV, 3-6) et don Alphonse (VI, 2-3).

103. R. Démoris souligne cette incapacité du héros narrateur à profiter de ses erreurs passées (*Le Roman à la première personne*, rééd. Droz, 2002, p. 351 et suiv.). Ce paradoxe est énoncé par le narrateur dans l'épisode Galiano : « quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon ancien maître [l'archevêque de Grenade], j'avais résolu de la conserver toujours » (VIII, 1, 383).

104. R. Laufer (*Lesage romancier*, p. 337-339) affirme qu'il s'agit là du seul épisode scatologique de *Gil Blas*. On peut rappeler les coliques du héros, feintes chez les voleurs (I, 10, p. 48) et réelle chez Sangrado (le « cours de ventre » provoqué par le régime aquatique du médecin, II, 3, p. 87).

105. De même, aussitôt après l'opération malheureuse pour le praticien : « [l'apothicaire] s'essuya sans dire un mot, et s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit » (p. 377).

106. « Je suis le démon de la luxure, ou, pour parler honorablement, le dieu Cupidon ; car les poètes m'ont donné ce joli nom, et ces messieurs me peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des ailes dorées, un bandeau sur les yeux [...] et avec cela une beauté ravissante. », dit Asmodée (*Le Diable boiteux*, chap. I, éd. R. Laufer, Gallimard, Folio, 1984, p. 32).

107. R. Laufer a proposé une autre interprétation de ce passage : « Est-il licite d'y lire le récit d'une régression anale infantile, ultime refuge de Gil effrayé par l'amour ? Dans une telle perspective, les fonctions d'intendant chez le comte Galiano, le singe Cupidon, le coma prennent un sens psychologique assez clair : Gil Blas avait quitté Grenade « radicalement guéri de Laure », il voulait le croire ; il lui fallait guérir de l'amour en traversant une épreuve de mort symbolique suivie de renaissance. » (*Lesage romancier*, p. 339). Mon avis est que, dès sa première rencontre avec la comédienne, Gil Blas aime plus l'or que Laure. J'ai développé cette hypothèse dans un article : « Les amours de Santillane : Gil et Laure » (*Méthode !*, n° 3, 2002, p. 149-156).

108. l'exception des *Mémoires et aventures...*, où seule l'allégorie de la roue de la Fortune est filée par Prévost.

109. Law, *Œuvres complètes* (1790), cité par E. Faure, ouvr. cité, p. 239.

110. Sur les conséquences catastrophiques de la privatisation d'EDF, je renvoie au livre de F. Soult : *EDF, chronique d'un désastre inéluctable* (Calmann-Lévy, 2003), comparable sur bien des points aux *Dialogues sur le commerce des blés* de Galiani et Diderot (1770).

111. Yves Citton, art. cité, p. 159-160.

RÉSUMÉS

Les *Aventures de Pomponius* (1724), premier roman attribuable à l'abbé Prévost, et le conte oriental *Mahmoud le Gasnévide* (1729) de Melon proposent une image positive de la Régence, présentée dans une perspective historique et économique sérieuse, et non pas satirique. À l'inverse, les *Lettres persanes* (1721), le t. III du *Gil Blas* de Lesage (1724), ou encore le t. VI des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (1731) de Prévost illustrent l'impression de folie et de désordre social liés à la banqueroute de Law. Mais leur condamnation de la spéculation va de pair avec une compréhension profonde des angoisses et des peurs archaïques que le système de Law met à jour. Les fantasmes liés à la spéculation (le mythe du laquais enrichi par l'agiotage, l'ingestion de l'ordure), révèlent les non-dits et les injonctions contradictoires du mercantilisme fiduciaire, qui restaient déniées dans *Pomponius* et dans *Mahmoud*. La mise en perspective de ces cinq textes permet ainsi de dégager l'imaginaire de l'enrichissement et de la spéculation, tel qu'il est réfléchi et fantasmé dans la fiction narrative des années 1720.

Law's System and The Regent, seen by Melon, Montesquieu, Prévost and Lesage. The *Aventures de Pomponius* (1724), first novel attributable to l'abbé Prévost, and the oriental tale *Mahmoud le Gasnévide* (1729) by Melon, show a positive vision of the Régence: not satirical, but serious, presented through an historical and economical point of view. On the contrary, the *Lettres persanes* (1721), the third book of Lesage's *Gil Blas* (1724), and the sixth book of the *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (1731) by Prévost, point out the impression of madness and social disorder linked to Law's *banqueroute*. If these authors condemn the cupidity of exchange business,

they reveal the anguish and the archaic fears the *système* discloses. The fantasies associated to speculation (the myth of the lackey made rich by the *agiotage*, the ingestion of gold-dirt) show the unspoken and contradictory injunctions of the fiduciary mercantilism, which remained denied in *Pomponius* and *Mahmoud*. The comparison of these five texts brings out the imaginary of speculation and enrichment, fantasized in narrative fiction during the years 1720-30.

AUTEUR

ERIK LEBORGNE

Université de Paris 3